



Puissante et vivante réflexion sur le français, De quel amour blessée est aussi l'œuvre d'un poète amoureux de la langue de Racine. Aperçu d'un style qui tient de l'essai et du petit poème en prose à travers cet entretien, réalisé par écrit, avec Alain Borer.

# « Toute mutilation de langue est une mutilation de l'être »

Propos recueillis par Clément Balta



Alain Borer est poète, essayiste et critique d'art, spécialiste d'Arthur Rimbaud. Professeur de sémiologie à l'École supérieure des Beaux-Arts de Tours-Angers-Le-Mans, il est aussi *visiting professor* de littérature française à l'Université de Californie du Sud (Los Angeles). Il a reçu le prix Édouard Glissant pour l'ensemble de son œuvre.

**De quel amour blessée... Même pour ceux qui ont identifié cet hémistiche du Phèdre de Racine, le titre de votre livre intrigue. Pouvez-vous en expliquer le choix ?**

**Alain Borer :** Sans doute ce vers de *Phèdre* est-il l'un des plus beaux de la langue française, et il en fait entendre la beauté par cette *Alchimie du verbe* que formulera Rimbaud en mai 1871 à travers Racine qu'il appelle « le pur, le fort, le grand » ; cet hémistiche suggère un trésor commun ; il invite chacun à le prolon-

ger en distique : « Vous mourûtes aux bords où vous fûtes laissée... » On joue d'un léger trouble, parce que *blessée* est au féminin alors qu'*amour* est au masculin (sachant qu'il se déclinait aussi au féminin à l'âge classique) ; on entend confusément qu'il est question d'un trésor (*amour*) en danger (*blessée*). Or, précisément, ce *départ de vers* contient deux caractéristiques extrêmement précieuses et singulières de la langue française : d'abord la relation homme-femme. Avec le « ÉE », cette magie du E muet, durÉE légèrement prolongÉE dans le silence, la langue française s'oppose au neutre anglo-saxon (« *beautiful* ») comme au marquage

au corps des langues romanes (« *bella/bello* ») ; n'utiliser que le e muet pour penser la relation de l'homme et de la femme, c'est la fonder en termes de *coprésence*, ne voir la différence que d'un parfum, ce que j'appelle une *brumisation*.

**Qu'est-ce qui distingue fondamentalement la langue française de toutes les autres ?**

**A. B. :** Elle est la seule langue qui ne prononce pas tout ce qu'elle écrit (« ils entreNT ») ; et où cet écart offre une précision *sémantique*. En cela elle est une langue *écrite* ; qui trouve sa vérification à l'écrit. Dans une relation unique

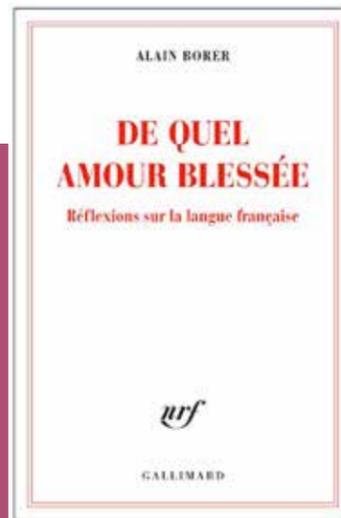
« On voit tout à travers ce panorama de la langue : d'où elle vient, qui nous sommes, où nous allons. Comment nous disparaissions, à ce rythme, en deux générations, et la francophonie avec »

de l'oral à l'écrit. La grammaire accompagne l'oral comme une sorte de sous-titrage permanent – ce que j'appelle le *vidimus* (d'un ancien terme juridique par lequel constater un acte par écrit). Grâce à ce dispositif d'une précision sans égale, à l'instant où on lit « blessÉE », en réalité il n'y a absolument aucun doute que l'adjectif se rapporte à Ariane (« Ariane, ma sœur, de quel amour blessée... », *Phèdre*, I, 3). C'est le point capital, le logiciel de la langue française : or, le *vidimus* est désormais menacé (par les technologies virtuelles), et le féminin, par le neutre anglo-saxon. Voyez ce genre de faute : « il enchaîne les mission difficile » (Francetv info, 16/12/14) : c'est le *vidimus* qui disparaît. Voyez ou plutôt oyez cette autre, les pronoms personnels qui ne se déclinent plus, lequel à la place de laquelle, lesquelles, etc. : l'arrivée

du neutre anglo-saxon. C'est en quoi ce trésor (*amour*) est en danger (*blessée*), dans une rupture historique où l'on ne transmettra plus le *vidimus* (ni d'ailleurs le vers de Racine, alors que depuis 1677 tout francophone pouvait le réciter et se plaire à le continuer).

**Vous avez créé de nombreux néologismes pour mieux cerner les enjeux liés à la langue française. Est-ce un hommage à l'inventivité (négligée) de la langue française ou pour illustrer une situation nouvelle, d'urgence, dans laquelle celle-ci se trouverait ?**

**A. B. :** Je connais bien la linguistique : ça ne sert à rien. Même pas aux mots fléchés. La linguistique ne pense pas : elle ne peut pas penser afin d'être elle-même. Les linguistes sont sous le capot : c'est pour cela qu'ils ne voient rien venir. Le « poète » est un usager au volant, à lui le panorama ! La raison tient en ceci que la langue n'est pas un objet. Elle nous traverse, comme les photons : on voit à travers. La langue a les propriétés de l'eau, fluide, transparente, insaisissable, vapeurs et paroles gelées. Et comme l'eau, on voit tout à travers ce panorama de la langue : d'où elle vient, qui nous sommes, où nous allons. Comment nous disparaissions, à ce rythme, en deux générations, et la francophonie avec.



extraits

## Les périls de l'anglobal

« Nous sommes passés du *franglais* (qui marquait le point d'arrêt de l'enrichissement mutuel) à la fin du xx<sup>e</sup> siècle, à l'*englobish* au troisième millénaire, pour désigner ici non plus l'anglais de Shakespeare mais l'anglo-américain, un néolatin délocalisé qui se propage avec la mondialisation (...). L'*englobish* ou *global english* (en oreille française l'*anglobal*), accomplissant cette propension hégémonique anglo-saxonne, s'empare des langues par asphyxie, à la façon de certaines plantes grimpantes, impose à l'intérieur des autres langues et substitue aux différentes cultures ses modèles culturels, juridiques et politiques. »

Alain Borer, *De quel amour blessée. Réflexions sur la langue française*, Gallimard, 2014, p. 33-34.

**Devant cet état des lieux alarmant, quelles sont vos prescriptions pour la langue française ?**

**A. B. :** Il faut affûter des concepts nouveaux pour des situations nouvelles. Ce ne sont pas des opinions mais des démonstrations : il est stupéfiant de voir que le *vidimus*, qui crève les yeux, n'a jamais été décrit ; cela désigne pourtant la spécificité absolue d'une langue, d'une culture, c'est-à-dire des représentations collectives : le *vidimus* conçoit une interlocuteur exigeant, la *brumisation* des relations sociales. Autre exemple. Il importe de distinguer les *prescriptions* spécifiques et millénaires de la langue française (comme le solécisme *après que* suivi du subjonctif et non de l'indicatif, règle qui a mille ans) et deux catégories de fautes : des *fredaines* par lesquelles elle évolue ; des *avarries* qui s'écartent du logiciel et par lesquelles elle *involue*. Il importe également de décrire les *silures* qui réduisent le chant lexical, de spécifier les *tropes* d'une nouvelle forme de soumission à l'anglais ; de nommer ce lien essentiel qui échappe aux linguistes (on ne leur en veut pas spécialement), celui de la langue à l'Imaginaire des psychanalystes, qui permet de dénoncer la soumission au maître anglo-saxon ; et encore d'articuler ce lien au Réel, domaine du politique, pour

montrer que la langue *se réalise* : vous verrez que l'arrivée en 2014 du terme *black Friday*, spécifiquement américain (le lendemain de *Thanksgiving*, la « saint dindon »), se réalisera bientôt en actions, comportements et règlements. C'était le rôle des Hagège, des Rey de nous alerter, mais ils manquent de concepts. La différence entre Hagège et moi, c'est que lorsque la langue de Molière aura disparu, lui continuera à faire de la linguistique.

**Quel est selon vous le plus grand risque que court aujourd'hui la langue française ?**

**A. B. :** Il y a un devenir-chiak du français. Le *chiak* est un *broken french* qui sévit dans le Nouveau-Brunswick, un pidgin où tout se prononce, caractérisé par le neutre et l'auto-dissolution dans l'anglophonie : le *chiak* est déjà là, il entraînera une chute d'influence massive de la langue française dans le monde, et sa régionalisation dans l'Europe libérale anglophone. À la façon dont les Maoris selon Segalen ont perdu leur mémoire, nous sommes en situation d'*auto-colonisation* (*booster, checker, le talk, le live*) avec des effets réels majeurs (la fin de la chanson française, la fin de l'exception culturelle, donc du prix du livre unique, de la librairie, du cinéma, etc.).

Les causes tiennent en quatre ruptures datées et en d'écrasantes responsabilités politiques. 1974 : Giscard promeut l'auto-colonisation de l'anglais ; 1991 : les technologies virtuelles ; 1993 : Jospin ferme la fontaine latine, l'alimentation de la langue française et sa capacité à se réinventer ; 2000 : le rétrécissement toujours en cours de l'État. Ainsi *on ne sait pas* ce que l'on perd en perdant notre langue : nous-mêmes, et l'on ne sait pas ce que ça produit : du Réel. Toute mutilation de langue est une mutilation de l'être. Camus avait pourtant prévenu que « *mal nommer les choses ajoute du malheur aux hommes* ». ■